

COLLECTION SÉRIE NOIRE Créée par Marcel Duhamel

STEFÁN MÁNI

Noir Karma

TRADUIT DE L'ISLANDAIS PAR ÉRIC BOURY



GALLIMARD

Ouvrage publié avec le concours du Icelandic Literature Fund



Titre original : SVARTUR Á LEIK

© Stefán Máni, 2004.
Published by agreement with Forlagið.
www.forlagid.is
© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

SOMBRE MALÉDICTION

Le miroir s'obscurcit : on eût dit que quelqu'un avait éteint la lumière dans ses profondeurs.

Puis il s'ouvrit. Telles les volutes d'une épaisse fumée, les ténèbres tourbillonnèrent; le visage de Kali s'avança lentement, sortit du néant, et ne s'immobilisa qu'au moment où mon reflet se confondit avec le sien.

Ses yeux étaient noirs ; on eût dit que quelqu'un avait éteint la lumière dans les profondeurs de ma tête.

Le troisième œil s'ouvrit et me laissa entrer. Telles les volutes d'une épaisse fumée, les ténèbres se mirent à tourbillonner de toutes parts. Posé comme une mouche sur un buffet, je vis Stefán Kormákur Jónsson étendu sur le ventre dans une flaque de sang rouge sombre au pied d'un escalier ou peut-être d'une échelle, au fond d'une cave obscure.

Vêtu d'un costume noir et d'une chemise blanche, cerné d'éclats de verre, de copeaux de bois et de poudre blanche éparpillés sur le sol de terre battue, la joue droite tournée vers le haut, son unique œil visible grand ouvert mais éteint.

Un abîme insondable et béant...



MONSIEUR NEMÓ

Mai 1999

Le *Gorch Fock*, voilier-école à trois mâts venu d'Allemagne, était amarré dans le port de Reykjavík.

Un groupe de jeunes marins en bleu de travail aspergeaient et briquaient le pont en bois de ce trois-mâts-école. Leurs képis sur la tête, les officiers en uniforme noir à galons dorés suivaient les opérations avec intérêt. Les balais allaient et venaient à un rythme soutenu, bien alignés. L'eau coulait, le savon noir moussait puis disparaissait, aussitôt rincé avant d'aller geler sur les flancs du navire.

D'autres marins, équipés d'outils divers fixés à leurs ceintures en cuir, escaladaient les mâts en un rien de temps et déployaient voiles et cordages sans le moindre effort tout en s'apostrophant. D'autres, fiers et sévères, réceptionnaient des vivres et montaient la garde sur la passerelle. D'autres encore, munis de seaux et de pinceaux, enduisaient de peinture bleue les rampes et les échelles, aussi concentrés qu'appliqués.

Les flancs immaculés brillaient comme de l'ivoire au soleil et, à l'étrave, les yeux perçants d'un aigle à tête dorée fixaient la baie avec le regard plein d'assurance de ceux qui s'imaginent que les dangers de l'océan s'écartent devant celui qui connaît son chemin. En revanche, mes yeux erraient dans toutes les directions tandis

que, le dos courbé, debout à l'extrémité de la jetée, les mains dans les poches, je faisais passer et repasser une vieille pièce de dix couronnes entre mes doigts. Je méditais sur les uniformes impeccables des marins, sur le navire qui les abritait, sur les fonctions diverses et précises qu'ils occupaient à son bord, ainsi que sur l'assurance et le professionnalisme avec lesquels ils servaient. Ils avaient une vie, des objectifs, un but. Bientôt, ils largueraient les amarres et vogueraient fièrement vers des cieux lointains et azurés, ils disparaîtraient de ma vue pour, sans doute, ne jamais revenir.

La porte d'une vieille remise de matériel de pêche s'ouvrit et deux hommes âgés d'une bonne quarantaine d'années apparurent sous le porche crasseux. Ils allumèrent un cigare et discutèrent à l'ombre. Un camion chargé de palettes de poisson séché passa dans un concert de grincements; sur un toit, non loin de là, une mouette cria. Je ralentis pour observer les deux hommes, il me semblait en reconnaître un. En effet, c'était bien lui, le propriétaire du bar où je travaillais, Jóhann Bragason, surnommé Jói le Pharaon, les cheveux gominés à l'italienne, la moustache taillée avec soin, une bague à chaque doigt, une veste en cuir brun sur le dos pardessus une chemise jaune, des lunettes de soleil américaines sur le nez. Et là-bas, garée sur la jetée, se trouvait sa voiture, une Pontiac GTO marron métallisé modèle 1969, avec son immatriculation privée, PHARAON, de la passementerie fixée à la vitre arrière et un crucifix suspendu au rétroviseur.

Je m'immobilisai, levai le bras droit et affichai un sourire, mais il grimaça et baissa les yeux. Il remonta son col, murmura quelques mots à son compagnon endimanché qui hocha lentement la tête puis me lança un regard glacial par-dessus l'épaule de Jói. Je baissai le bras et effaçai mon sourire avant de poursuivre mon errance à travers les rues de la ville. J'avais mal aux chevilles et aux genoux, mon dos ruisselait de sueur. Je m'étais mis en route avant midi, mes rangers éculées aux pieds, vêtu de mon jeans et de mon T-shirt

gris foncé orné d'une gigantesque araignée, et de ma veste punk en cuir noir.

Poussiéreux et lourds, les stores à lames de bois laissaient à peine entrer la clarté printanière. Une obscurité chaude et étouffante, accompagnée d'une odeur d'alcool, de tabac, d'huile de teck et de vieille moquette, régnait à l'intérieur du Blúsbar. Sur les murs étaient fixées des appliques en cuivre surmontées de globes verts. Derrière le bar, des bouteilles d'alcool illuminées, posées sur des étagères en verre, ainsi que des chopes de bière accrochées par l'anse et des verres à vin rangés la tête en bas scintillaient. Au plafond, un ventilateur silencieux tournait sans relâche. La voix grave et lasse de John Lee Hooker interprétant *On The Waterfront* planait au-dessus des tables désertes et des sièges en cuir.

La chanson s'acheva, le ventilateur grinça.

— Un double Highland Park, commanda un type barbu derrière ses lunettes de soleil rondes et violettes tandis qu'il rallumait son cigare à demi consumé.

Sans doute âgé d'une trentaine d'années, l'air costaud, et pas franchement sympathique, avec son pull-over bleu marine, sa veste en jeans élimée et son bonnet de laine sale sur la tête. Il puait le poisson, l'après-rasage périmé et le mazout. Sous ses ongles, se dessinaient de larges cercles de crasse noirâtre ; quelques cheveux hirsutes et collés dépassaient de son bonnet.

— Tout de suite, dis-je.

Avant de prendre mon service, je m'étais débarbouillé, j'avais attaché mes cheveux, enfilé une chemise bordeaux propre et un veston de cuir noir. Je passai un chiffon humide sur le comptoir, sortis un cendrier propre et un petit bol en verre rempli de cacahuètes salées avant de servir mon client.

La soirée au bar avait été plutôt calme. Je me tenais immobile, l'air absorbé, depuis presque une heure, occupé à essuyer à l'aide de serviettes en papier la poussière des verres à liqueur qui ne servaient

pas souvent, me contentant de lever les yeux de temps à autre. Malgré cela, je n'avais pas remarqué ce type malodorant qui était entré et s'était installé à l'extrémité du comptoir.

- Un double Highland Park, dis-je, après avoir versé deux doses de whisky de premier choix dans un verre à fond épais. Ça fera sept cents couronnes tout rond.
- Vous n'avez qu'à le mettre sur mon compte, me répondit le gars de sa voix grave et douce. Je vous réglerai quand je partirai.
 - Votre nom, s'il vous plaît ?

J'attrapai mon calepin et mon stylo dans la poche de mon veston.

- Vous n'avez qu'à écrire Nemó, mon ami. Mon anonyme ami.
- Je m'appelle Stefán Kormákur Jónsson. Je griffonnai dans mon carnet. Monsieur Nemó. Deux fois trois cent cinquante égalent sept cents couronnes. Vous désirez autre chose?

Monsieur Nemó se contenta d'esquisser un sourire froid, immobile sur son tabouret, le cigare incandescent fiché entre ses doigts sales. Je baissai machinalement les yeux face à son regard noir et perçant dissimulé derrière ses verres violets. Je rangeai le calepin et le stylo dans ma poche, fis un pas de côté et plongeai la pince dans le bac à glaçons, en attrapai un petit que je relâchai aussitôt.

— Il y a longtemps que vous travaillez ici, Stefán ? me demandat-il sur un ton amical.

Il remit son cigare dans sa bouche d'un geste expert.

- Longtemps, non, depuis le mois d'avril. Ça ne fait que trois semaines. Pourquoi ?
- C'est la première fois que je vous vois, expliqua Nemó, à moitié perdu dans un nuage de fumée. Qui est le propriétaire actuel de la boutique ?
 - Euh, il s'appelle Jóhann Bragason.

Je me servis un Jägermeister glacé dans un verre à liqueur.

- Jói le Pharaon, je le connais un peu, déclara Monsieur Nemó. Il est là, le bonhomme ?
 - Non.

Je vidai mon verre d'un trait. L'ivresse mentholée descendit brusquement vers mon estomac avant de me remonter d'un coup à la tête.

- Il n'est presque jamais là. C'est un mec très pris. Il s'occupe de toutes sortes de business en ville, c'est un sacré bosseur et il ne tient pas en place. C'est surtout Tóti, le Videur, qui gère cet endroit au quotidien. Jói ne passe que pour encaisser les bénéfices. Puis il repart aussitôt. Ce type est une force de la nature. Vous connaissez aussi Tóti?
- Ouais, je connais **P**órarinn¹. Monsieur Nemó haussa la voix. N'oubliez pas de passer mon bonjour à Jói la prochaine fois que vous le croiserez. Dites-lui bien que Monsieur Nemó lui transmet ses plus cordiales salutations et qu'il faudrait à tout prix que nous nous voyions. Dites-lui que je le contacterai, hein... Vous pensez que vous vous en souviendrez, Stefán ?
- C'est promis, répondis-je, pour peu que je parvienne à le contacter moi-même. Il est toujours si pressé que parfois, on se pose des questions. Tenez, aujourd'hui par exemple, je l'ai croisé en ville et on aurait dit qu'il ne me reconnaissait pas. Ensuite, quand je suis arrivé pour prendre mon service, il m'a convoqué dans son bureau. Il m'a dit qu'il voulait me parler en tête à tête. Il m'a offert un cognac et un cigare super, son bureau puis il m'a donné une tape dans le dos et il a dit qu'il savait que j'étais un bon copain de Tóti et des petits gars, et que j'en savais plus que je ne voulais le laisser croire. Il m'a expliqué que les autres n'avaient pas besoin d'être au courant de ce que nous savions tous les deux.
- 1. Le \mathbf{P} et le \eth sont deux lettres de l'alphabet islandais ; Le \mathbf{P} se prononce comme le th anglais de *thin* et le \eth comme le *th* de *the*. (*Toutes les notes sont du traducteur*).

Qu'il avait juste réglé deux-trois problèmes avec ces connards des Stups, qu'il avait mis un point final à de vieilles histoires, enfin, ce genre de choses, et que Tóti et les autres risquaient de mal comprendre si je leur en parlais car ils sont trop crédules et ont l'imagination maladive, et aussi parce qu'ils ne sont encore que des gamins. Il a pris comme exemple cette légende urbaine ridicule à propos d'un kilo de cocaïne colombienne, une histoire qu'ils ont avalée toute crue et qu'ils ont colportée comme des bonnes femmes dans un club de couture. Je n'ai pas osé répliquer quoi que ce soit. l'ignorais de quoi il parlait et ce cigare me donnait la nausée. Je me concentrais surtout sur le confort du fauteuil, sur les modèles réduits de bagnoles posés sur les étagères et sur les vieilles affiches de films collées aux murs, comme Le Bon, la Brute et le Truand. Ensuite, Jói a ouvert le grand coffre-fort qui occupe un coin de la pièce, le genre de machin qu'on voit dans les albums de Lucky Luke, et il m'a donné une petite récompense en reconnaissance de ma disponibilité et de mon courage évident. Vingt mille couronnes. Comme si j'allais m'amuser à raconter au premier venu que je l'avais croisé en ville en train de discuter avec un type en costume devant la porte d'une remise à filets. J'avais même oublié ce détail. Je croyais d'ailleurs qu'il ne m'avait pas vu. Enfin bref, c'était quand même super de visiter son bureau et de recevoir cette petite prime sortie du coffre-fort. C'est un brave type, ce Jói le Pharaon, un sacré bonhomme, hein?

— Ouais, c'est un super mec, un chic type, convint Monsieur Nemó avec une expression indéchiffrable sur le visage tandis qu'il faisait tomber la cendre de son cigare avec précaution. Et vous n'êtes pas mal non plus, Stefán, pas mal du tout. Vous êtes un serveur de premier ordre. Votre présentation est soignée, vous êtes poli, vous servez les clients avec décontraction et assurance, comme un vrai pro, sans hésitations ni tergiversations. Et vous maîtrisez plutôt bien l'art de la conversation. Avec vous, on n'est pas déçu.

- Ah, ça non! Ah! Ah! Ça fait plaisir à entendre. Merci beaucoup, Monsieur Nemó. Rayonnant de joie, je commençai à servir un bock de bière brune à un habitué qui venait de me faire un signe. Je fais toujours preuve d'ambition dans tout ce que j'entreprends. Pour moi, un travail bien fait est source de satisfaction, quelle que soit sa nature. Le temps passe plus vite quand on est ambitieux. Ceux qui négligent leur boulot se sentent toujours mal au travail, ils regardent leur montre à tout bout de champ et le temps ne passe pas. Ici, tout est toujours propre et bien astiqué, mais ça ne se fait pas tout seul. Il faut un regard exercé et des mains travailleuses pour maintenir un bar entier dans un état aussi impeccable. Il ne faut pas se relâcher une seule minute, même quand il y a peu de clients, parce que ce qui compte, c'est la persévérance : patience et application. Le bateau doit être prêt à lever l'ancre quand la mer est bonne, voyez-vous. Mes parents possédaient un petit bar autrefois. C'est là que j'ai appris les rudiments du métier, que j'ai fait mes classes, je veux dire, en tant que serveur. Puis leur affaire a coulé, c'est bien dommage. Ma mère l'a plutôt mal pris, mon père aussi d'ailleurs. Ce bar était un vieux rêve pour eux, surtout pour elle, mais bon, c'était quand même le bon temps, une époque riche d'enseignements pour nous tous, enfin bref. Je parle, je parle... Ah! Ah! Pardonnez-moi d'être aussi bayard.
- Ne vous excusez pas, tout le plaisir est pour moi, m'assura Monsieur Nemó. Il inspira d'un air posé une bouffée de son cigare. Au fait, quand pensez-vous voir arriver Tóti et les gars ?
- Disons vers dix heures, peut-être avant, c'est très variable, répondis-je.

Je tendis la bière à l'habitué, la notai sur mon calepin et jetai un œil par-dessus l'épaule de Monsieur Nemó lorsque la porte s'ouvrit. Je fis un pas sur le côté pour observer les trois hommes en costume, âgés d'une bonne quarantaine d'années, qui venaient

d'entrer et accrochaient leurs imperméables ainsi que leurs écharpes de soie multicolores aux patères de cuivre de l'entrée.

— Pas possible, ne serait-ce pas mon oncle que je vois arriver là? Ce vieux diable de Mundi, ingénieur, pêcheur de saumon et j'en passe, c'est bien toi?

Deux des types me toisèrent tandis que le troisième, cloué sur place, dévisageait d'un air incrédule son neveu en grimaçant. Avec un sourire gêné, il dit quelques mots à ses compagnons, qui éclatèrent de rire avant de lui donner quelques tapes dans le dos et de s'installer à une table de quatre près de la fenêtre. Ásmundur Stefánsson, quant à lui, s'avança d'un air sévère jusqu'au comptoir, passa son épaisse main sur son crâne à moitié dégarni, déboutonna sa veste grise, en sortit un portefeuille noir lustré de sa poche intérieure et se racla vigoureusement la gorge.

- Que fait donc tonton Mundi à la capitale ? Je m'avançai pour lui tendre la main droite par-dessus le zinc. Heureux de te voir, mon vieux, ça fait une paye. Comment ça va chez toi ? Ma cousine Ásgerður se porte-t-elle bien et quel temps a-t-il fait à Akureyri cet hiver ?
- À ce que je vois, tu es en pleine forme, mon petit, grommela Ásmundur Stefánsson en aparté avant de tourner ses yeux ronds vers Monsieur Nemó lequel rejetait la fumée de son cigare et de poursuivre. Tu m'aboies dessus sans crier gare, hein? Efface donc ton sourire imbécile avant qu'il ne se fige. Et enlève-moi cette main. Je suis ici avec des gars de la Compagnie d'Énergie, au cas où ça t'intéresserait. Tu gueules toujours comme un coq dans sa basse-cour. Comme si tu avais les moyens de l'ouvrir, alors que tu n'es qu'un pauvre type impliqué, selon le Dagblað, dans une affaire criminelle. Une tentative d'assassinat. Charmant, enfin, façon de parler, d'avoir des nouvelles de cette manière, d'être obligé de lire un article sur son neveu dans le cadre d'un fait divers sanglant exposé en dernière page du journal du soir, hein? Ta mère pleure toutes les larmes de son corps, petit con. Et voilà que tu m'apos-

trophes en me surnommant Mundi, pêcheur de saumon. Je me demande franchement ce qui te prend. Pour ne rien arranger, tu travailles dans un trou glauque qui empeste l'alcool et Dieu sait quoi encore. Reprends-toi, et vite, espèce de pauvre type, avant de tomber encore plus bas, enfin, s'il n'est pas déjà trop tard. Et mets-nous trois doubles cognacs, du Napoléon ou du X.O., pas de cette saleté de V.S.O.P. Ah oui, et aussi trois cafés, sans lait et sans sucre. Je te règle maintenant, il me faut une facture. Ensuite, apporte-nous tout ça sur un plateau. Tiens, mets aussi des cigares, trois London Docks. Vous n'avez sans doute rien de mieux ici de toute façon... Alors, combien je te dois, mon... neveu ?

— Euh, pardon, je..., enfin..., marmonnai-je, tout honteux. Je sortis mon calepin et mon stylo d'une main tremblante et me mis à noter et à calculer.

- Cela nous fait..., voyons voir..., trois mille sept cent cinquante en tout. Mais laisse-moi t'offrir le café, un petit cadeau pour la famille. C'est la moindre des choses, non? Six cents couronnes en moins, ce qui nous fait un total de trois mille cent cinquante... Ça te va?
 - Oui, parfait, répondit Ásmundur.

Il plissa les yeux et plongea ses gros doigts dans son portefeuille pour en tirer un billet tout neuf de cinq mille couronnes.

- Et n'oublie pas ma facture... Tu n'as qu'à y écrire : consommations.
 - Oui, je sais.

J'ouvris un tiroir d'où je sortis un carnet de fiches. Je rédigeai la note en vitesse et la tendis à mon oncle avec la monnaie du billet de cinq mille.

- Voilà, je vous apporte tout de suite le café, le cognac et les cigares. C'est bon ?
- Oui, enfin, il me semble, déclara Ásmundur après avoir relu le relevé, compté et rangé sa monnaie dans son portefeuille. Et ne traînasse pas, on n'a pas l'intention de passer toute la soirée ici, une

autre réunion nous attend demain matin. Tâche de te souvenir de ce que je t'ai dit tout à l'heure. Ressaisis-toi vite avant qu'il ne soit trop tard, hein... Si ce n'est déjà le cas... et que Dieu te garde. Nous sommes assis là-bas.

— C'était Ásmundur, le frère de ma mère. Il est ingénieur et vit à Akureyri. Un brave homme, ce tonton Mundi, conclus-je avec un sourire gêné une fois que mon oncle eut pris place à la table de ses compagnons.

Je versai trois cognacs dans des verres appropriés que j'avais alignés sur un plateau.

- Euh..., de quoi discutions-nous... Ah oui, vous me demandiez à quel moment arriverait Tóti, je me trompe? En général, il passe aux alentours de dix heures, parfois avant, parfois après, ça dépend de plusieurs choses. Au fait, j'avais bien des tasses propres? Ah oui, les voilà, et les soucoupes, parfait.
- Stefán, la perfection, c'est l'esprit, affirma Monsieur Nemó de sa voix douce et grave. Et l'univers est esprit. Les méfaits de la veille n'existent plus qu'en tant que pensées négatives dans le présent. Arrêtez de penser aux flics et à Kaffi Krákustígur. Ce qui est passé est passé, la vie continue. Laissez tomber, ne faites pas empirer les choses.
- Quoi ? Comment savez-vous ce qui est arrivé à Kaffi Krákustígur ? Mes mouvements se raidirent, je faillis renverser le café brûlant. Vous connaissez peut-être l'autre gars, vous étiez là-bas ce soir-là ? Seriez-vous l'un des témoins, ou peut-être une sorte de médium, de voyant ?
- Non, Stefán, je ne suis pas voyant, précisa Monsieur Nemó. Il leva légèrement le menton les verres violets de ses lunettes scintillèrent. Mais je lis les journaux et je sais que deux et deux font quatre. Ne vous demandez pas qui je suis ou ce que je sais, écoutez plutôt ce que je vous dis car je vous le dis pour la dernière fois. D'ailleurs, vous ne me reverrez plus jamais. La prochaine fois que vous me quitterez des yeux, je disparaîtrai.

- D'accord, mais comment puis-je me sortir de cette merde, maintenant que les flics sont au courant ? Je sacrifierais tout ce que je possède pour que cet enfer prenne fin et que je sois débarrassé de tout ça, libre. Mais je ne vois pas comment, je... enfin... Je crois que je vais finir en prison, que je vais être condamné, tout simplement... Pauvre maman!
- Vous vous êtes fourvoyé, coincé dans un événement qui appartient à un autre lieu et à un autre temps, résuma Monsieur Nemó. Il craqua une allumette pour insuffler une vie nouvelle à ce qui restait de son cigare. Par la force de votre esprit, vous devez vous arracher au domaine des sentiments avant que le balancier de la cause et de la conséquence ne vous entraîne avec lui dans sa course régulière qui le mène loin de la lumière pour le plonger dans les profondeurs sombres du cœur humain. Toute chose s'élève puis retombe, toute chose vit puis meurt. Le mouvement que ce balancier accomplit vers la droite est aussi long que celui qu'il effectue vers la gauche. Toute cause a une conséquence et toute conséquence, sa cause. Le hasard n'existe pas. La vie est comme une guerre ou un jeu, et celui qui ignore les règles ne peut pas y participer, ou bien il est condamné à perdre. Il reste sur la touche au moment où les autres lancent les dés. Ne laissez pas ce café refroidir, Stefán, votre oncle vous regarde. Ne négligez pas votre fonction.
 - Ah oui, le café, je reviens tout de suite!

Je m'épongeai le front avec un torchon, ouvris le tiroir pour en sortir trois London Docks et un étui d'allumettes aux couleurs du Blúsbar que je posai sur le plateau avant de le soulever des deux mains avec précaution.

— Il va falloir que vous m'expliquiez un peu mieux ce truc de règles, de dés et de balancier à mon retour. J'ai l'impression que vous pouvez m'aider, que vous comprenez ce que je ressens. Je reviens tout de suite.

- Sure, fit Monsieur Nemó qui regardait d'un air absent son cigare s'éteindre.
- Mon oncle et messieurs, voici enfin votre café, votre cognac, sans oublier vos cigares. Excusez-moi de vous avoir fait attendre.

Je m'inclinai et posai le plateau d'un geste lent et hésitant sur la table d'Ásmundur Stefánsson et des employés de la Compagnie d'Énergie.

— Voilà, messieurs. J'espère que tout va pour le mieux. Vous n'avez qu'à m'appeler s'il vous manque quoi que ce soit.

Lorsque je me retournai avec le plateau vide entre les mains, Monsieur Nemó avait disparu. Il ne restait plus qu'une allumette consumée, un peu de cendre dans le cendrier et le double Highland Park dont il n'avait pas bu une goutte. Le ventilateur tournait, la pendule indiquait dix heures moins une, John Lee Hooker sifflait tel un vieux serpent qu'il était vraiment un sale type..., bad like Jesse James.

— La perfection, c'est l'esprit, répétai-je comme un perroquet. Je balayai les lieux du regard sans cesser de tapoter du bout des doigts le dessous du plateau. Et l'univers est esprit.

BIENVENUE EN ENFER

La chanson *The Beast In Me* de Johnny Cash s'acheva et le ventilateur grinça. La pendule fixée au mur indiquait vingt-deux heures treize.

— Je pige pas tout, les gars, serais-je brusquement devenu le témoin clef d'une super enquête... Qu'est-ce qui se passe ?

Je piétinais derrière le bar, face à Tóti le Videur et à Sævar K. Les pièces à conviction reposaient sur le comptoir : un peu de cendre de cigare, accompagnée d'une allumette consumée au fond d'un cendrier vert, et un Highland Park intact avec des glaçons presque fondus.

Quand Tóti était arrivé pour prendre son service peu après vingt-deux heures, ma naïveté m'avait conduit à lui parler de cette espèce de loup de mer qui avait déclaré s'appeler Monsieur Nemó et m'avait demandé de saluer Jói le Pharaon de sa part. Je n'avais pas eu le temps d'ajouter que le Monsieur Nemó en question s'était ensuite évaporé sans régler l'addition, car Tóti m'avait cloué le bec en faisant claquer ses doigts sous mon nez avant de me demander de bien vouloir reprendre depuis le début, d'articuler, d'être clair et de n'omettre aucun détail.

— Donc, le supposé client était assis sur ce tabouret-là? m'interrogea-t-il, son gros index enfoncé dans l'assise en cuir de la chaise que Nemó avait occupée quelques minutes plus tôt.

— Tout à fait.

Hissé sur la pointe des pieds, j'apercevais à peine le siège. Je hochai vigoureusement la tête pour donner du poids à mon affirmation et regardai tour à tour les deux hommes.

- En effet, il était là, sur cette chaise, comme je vous l'ai déjà raconté deux fois. Ensuite, on aurait dit que la terre l'avait englouti. Ça aussi, vous le savez déjà. Il a disparu.
- Il n'y a aucune empreinte digitale sur le verre, observa Tóti à mi-voix après l'avoir inspecté en détail sans toutefois y poser les doigts. Il n'y a pas touché ou peut-être qu'il portait des gants... À moins qu'il ne l'ait essuyé avant de partir ?
- Je ne crois pas qu'il avait des gants. Et je ne me rappelle pas non plus l'avoir vu avaler ne serait-ce qu'une gorgée. Mais il se peut qu'il l'ait essuyé, comme tu viens de le dire.
 - Avec quoi l'aurait-il fait ?

Tóti se redressa, descendit la fermeture Éclair de sa veste et s'alluma une Camel sans filtre à l'aide d'un vieux Zippo qui sentait la suie et le pétrole.

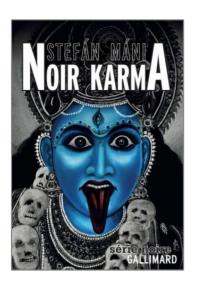
- Je l'ignore. Peut-être qu'il n'a tout simplement pas bu une goutte. Quand j'y pense, je ne me souviens pas de l'avoir vu le faire.
- Nous pourrions analyser le contenu du verre. Tóti rejeta un nuage de fumée bleutée, puis referma son briquet d'un geste nerveux pour le replonger dans la poche de sa veste. Mais bon, les glaçons ont fondu et se sont mélangés au liquide. Et cette cendre, c'est quoi ?
- J'hésite, mon vieux, répondit Sævar K. qui s'était penché sur le zinc pour renifler le cendrier. Ce serait bien des Fauna, à en juger par l'odeur, mais la texture fait plutôt penser à des London Docks, enfin bon... Il se peut aussi que ce soit une marque plus rare. Le cigare en question a peut-être été acheté dans une boutique spécialisée ou à l'étranger.
- C'est toi qui lui as vendu ? Tóti fit tomber la cendre de sa cigarette sur le sol.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

NOIR OCÉAN, 2010 (Folio Policier nº 652)



Noir Karma Stefán Máni

Cette édition électronique du livre Noir Karma de Stefán Máni a été réalisée le 30 mars 2012 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070131471 - Numéro d'édition : 178674).

Code Sodis : N45479 - ISBN : 9782072416880

Numéro d'édition: 230408.